

1962-2012 : OÙ EN SOMMES-NOUS CINQUANTE ANS APRÈS ?

La Révolution du 1^{er} Novembre 1954 mise à part, les Algériens n'ont pas une mémoire claire et vivante des grandes choses qu'ils auraient entreprises dans le passé. Leur histoire est un feuilleton de soulèvements mais pas une recension de leurs réalisations.

La liste de nos hommes d'Etat et d'esprit, toutes époques confondues, ne remplirait pas une ou deux pages du dictionnaire Larousse. 99% de nos rues portent des noms de martyrs et chaque commune possède son cimetière de choucha, mais nous n'aurions pas de quoi remplir un modeste panthéon où reposeraient nos penseurs, nos grands hommes et nos génies scientifiques. C'est au carré des martyrs d'Al-Alia qu'on enterre ceux à qui on veut rendre un hommage exceptionnel, et c'est le plus grand honneur auquel eux-mêmes pouvaient aspirer.

On peut d'ailleurs poser la question aux «historiques» et à nos présidents encore en vie. Notre histoire est par ailleurs ponctuée de trop de blancs, de trop de vides, de trop de silences : ils correspondent aux périodes de non-être historique. Nous ne portons pas le sentiment de continuer

contrepartie de quelques privilèges dérisoires et signes honorifiques. Autrement, ces institutions n'étaient que des plaquages superficiels sur une psychologie résolument réfractaire à l'étranger et consciente que celui-ci ne cherchait pas le bien des populations locales, mais seulement leur dépouillement et leur asservissement. A l'exception de petites minorités qui ont aspiré quelques fois à l'intégration, le gros des Algériens est resté éloigné des mœurs et des normes administratives imposées, et la haine de l'occupant s'étendait tant et si bien à ses formes d'organisation que lorsque celui-ci disparaissait l'idée négative que s'était fait l'Algérien de la notion d'Etat subsistait en son for intérieur, se muant à la longue en hostilité instinctive et en désaffection chronique à son égard.

Privés du droit de cité sous les uns comme sous les autres, relégués au rang d'étrangers dans leur propre patrie, les Algériens croussaient entre deux occupations dans la misère et l'ignorance en attendant le moment de se sou-

vulnérables et aux villes édifiées pour l'usage de l'occupant. L'attachement à la liberté porté par chaque Algérien depuis les temps immémoriaux n'a paradoxalement pas débouché sur une résolution collective à demeurer libres, et c'est pourquoi notre pays a passé le plus clair de son temps sous domination étrangère. Faute de pouvoir s'illustrer avantageusement, ce noble sentiment devait fatalement dégénérer en refus viscéral de la norme, de la loi et de l'ordre, quel qu'en fût l'initiateur. A force de s'exercer hors de tout cadre social et d'être ramené à des considérations purement subjectives, le sens de la dignité est devenu un enfermement sur soi, une fierté mêlant vertus et défauts, une opposition à toute considération publique ou civique.

Il devint du négativisme alimenté par une culture de la ruse et de l'esquive résumée dans des expressions populaires insensées mais encore en vigueur de nos jours, sources toujours vivifiantes et tonifiantes de l'erreur de jugement et de l'aberration dans tous les domaines de la vie. La femme algérienne sera particulièrement victime de cette valeur subvertie en orgueil désuet, en machisme, en despotisme patriarcal, en infatuation de soi, en taghnante vaille que vaille. A bien y regarder, ce khéchinisme à fleur de peau qui fait se cabrer l'Algérien à la moindre remarque, au moindre reproche, n'est que l'envers d'un authentique sens de la dignité qui n'a pas trouvé les voies de son expression positive.

Il cristallise plusieurs sentiments vitalistes caractéristiques de la psychologie algérienne qu'aucun malheur, aucune défaite, aucun aléa n'a pu détruire ou soumettre. L'extrême sensibilité de l'Algérien aux injustices et aux inégalités est une donnée constante de son tempérament et explique qu'il ait été de toutes les révoltes sociales et qu'il n'ait pas hésité à s'engager dans des schismes à vocation égalitaire comme le kharidjisme et le chiisme fatimide. Chaque fois que l'injustice l'a interpellé, à chaque manifestation de la hogra, il a répondu «présent» ! Si l'islam a conquis l'âme berbère à la différence des paganismes carthaginois et romain, du judaïsme et du christianisme, c'était précisément en raison de son adéquation avec les inclinations de nos ancêtres pour la liberté, la justice et les vertus morales. Aucune force n'a obligé les Algériens à croire en Allah, comme aucune n'a pu les contraindre à y renoncer. Voilà, grosso modo, dans quel état moral et social l'Algérien est parvenu au XX^e siècle, et voilà sur quel canevas mental est venu se greffer l'Etat algérien issu de la plus grande entreprise jamais réalisée par les Algériens eux-mêmes et à eux seuls depuis l'aube des temps, la Révolution du 1^{er} Novembre 1954. En venant à l'indépendance, en venant au monde en tant que nation et Etat souverain, nous n'avions que nos vertus morales ancestrales et nos réflexes asociaux hérités d'une longue habitude de vivre épars, indépendants les uns des autres, évoluant côte à côte et non les uns avec les autres.

Les vertus morales, la solidarité traditionnelle, le volontariat, le militantisme, ne fondent pas les sociétés mais seulement les peuples. Ce sont des bouts de vérité, des morceaux d'institutions, des moments d'efficacité à la fortune du pot, de l'empirisme, mais pas des systèmes de vie résistants et durables. L'ampleur de la crise qui



Par Nour-Eddine Boukrouh
noureddineboukrouh@yahoo.fr

nous a frappés au cours des dernières décennies et les horreurs qu'elle a mises au jour ont dessillé les yeux des Algériens et leur ont fait obscurément prendre conscience que leurs problèmes n'étaient pas de nature économique et politique, comme ils l'ont d'abord supposé, et que la faillite enregistrée dans ces domaines eux-mêmes n'était qu'un nouvel écho, un autre avatar, la lointaine conséquence d'échecs plus anciens : ceux d'une communauté en perpétuelle gestation, ne se relevant que pour tomber de nouveau, et qui n'échappe à un naufrage que pour se mettre à préparer les conditions du prochain. La conscience populaire garde les stigmates de la confusion des premières années de l'Indépendance, et a encore en mémoire les luttes fratricides pour le pouvoir, la course aux biens vacants et le régionalisme.

Quant à la «tragédie nationale» qui a commencé en 1992, elle n'est pas un sou-

Les grands bouleversements, les découvertes capitales, les mutations essentielles apparaissent ailleurs et nous éclaboussaient par hasard. Ils nous atteignaient par ricochet. Nous ne faisons pas l'histoire, elle nous portait et nous entraînait à vau-l'eau ; nous ne faisons pas des choses, il nous arrivait des choses.

venir lointain, un chapitre de notre histoire ou un fait pour illustrer une théorie, elle fauche chaque jour encore de nouvelles vies algériennes. Les problèmes algériens sont anciens, seule leur découverte peut être qualifiée de nouvelle.

Au plan politique, les fléaux qui ont attaqué l'Etat algérien à la base et gangréné la fonction publique (clanisme, régionalisme, népotisme, clientélisme) ne sont que des survivances de nos anciens modes de cooptation et de regroupement.

Ces germes nocifs ont résisté au temps, et ce ne sont certainement pas quelques décennies d'indépendance qui pouvaient les dissoudre. Aux plans idéologique et culturel, les dissemblances, les dissonances et les incompatibilités qui nous opposent aujourd'hui et nous divisent en visions du monde antagoniques et en «projets de société» inconciliables ne peuvent pas non plus s'être formées en quelques décennies. Leurs causes remontent à notre passé et leurs racines plongent dans les tréfonds de notre inconscient.

Elles sont le résultat à long terme, la conséquence différée des anciennes intrusions étrangères dans notre pays, lesquelles, en devenant des colonisations durables, ne se sont pas limitées à l'accaparement de nos terres et de nos richesses, mais ont affecté nos idées, nos mentalités et nos comportements.

N'ayant pas eu le loisir d'être constamment utilisée, et surtout écrite, la langue amazighe se réduisit à des parlers que sauva leur usage régulier par des communautés comme les Touareg, les Mozabites, les Kabyles et les Chaouis.

l'œuvre de quelqu'un d'antérieur à nous ou le souvenir de quelque chose qui évoquerait un courant existentiel ininterrompu ayant sa source au fond des âges. C'est pourquoi tout trahit en nous l'être sans curriculum vitae, le citoyen improvisé, le bou-nadem imprévisible.

Notre antériorité est si courte que nous avons l'air d'être sortis frais émoulus des mains d'une nature retardataire. On dirait que notre inconscient collectif n'a pas stocké assez d'images primordiales, d'archétypes, de mémoire collective pour nous doter de réflexes semblables et permettre à chacun de nous d'y puiser les attitudes, les réactions et les gestes qui le rapprocheraient des autres et le rendraient compatible avec eux. Comment cela aurait-il été possible alors que nous ne nous sommes réunis que fortuitement autour de nos intérêts communs, d'un projet de vie collectif ou d'un dessein général ? L'Algérie a très tôt attisé les convoitises étrangères en raison de son emplacement géographique et de ses richesses, et c'est ainsi qu'elle connut de nombreuses invasions dont la plupart se transformèrent en occupation durable, donc en apports humains, culturels et linguistiques dont les uns furent assimilés et les autres rejetés.

N'ayant pas eu le loisir d'être constamment utilisée, et surtout écrite, la langue amazighe se réduisit à des parlers que sauva leur usage régulier par des communautés comme les Touareg, les Mozabites,

les Kabyles et les Chaouis. Les Etats érigés par les Romains, les Ottomans ou les Français sur nos terres n'ont ni impliqué ni concerné l'Algérien tout au long des mille ans qu'ils ont duré. Ségrégationnistes, oppressifs, inégalitaires et tournés vers les seuls intérêts de l'occupant, ils l'ont au contraire systématiquement spolié, humilié et dressé contre ses propres frères. L'organisation administrative qu'ils mettaient en place avait principalement pour but le contrôle des voies de communication et la levée de l'impôt avec le concours de chefs de tribus, de caïds, aghas et autres bachaghas que les divers envahisseurs trouvaient à leur service en

lever derechef pour laver leur honneur et donner libre cours à leur dépit. Les époques se suivaient ainsi et se terminaient sur les mêmes débâcles.

Les mêmes causes engendrant les mêmes effets, et les mêmes idées menant fatalement aux mêmes situations, l'histoire des Algériens allait continuer à dériver et à tanguer entre les récifs au gré des vents et des tempêtes. Nous allions traverser deux longs millénaires sans laisser de traces d'un Etat central fait par et pour nous, sans marquer la nature par des réalisations d'envergure, sans inventer une technique ou faire une découverte scientifique, sans que nos mains ni notre cerveau n'impriment au temps et à l'espace des empreintes indélébiles. Les grands bouleversements, les découvertes capitales, les mutations essentielles apparaissent ailleurs et nous éclaboussaient par hasard. Ils nous atteignaient par ricochet.

Nous ne faisons pas l'histoire, elle nous portait et nous entraînait à vau-l'eau ; nous ne faisons pas des choses, il nous arrivait des choses. Tenus loin des courants de pensée et des débats qui ont provoqué les grandes avancées intellectuelles, scientifiques et technologiques, maintenus à l'écart des crues de l'esprit et des orages de la réflexion politique qui ont doté les autres peuples de lois et d'institutions pérennes, nous sommes demeurés des tribus, des arouch et des zaouïas faits de valeureuses individualités capables de cou-

Quant à la «tragédie nationale» qui a commencé en 1992, elle n'est pas un souvenir lointain, un chapitre de notre histoire ou un fait pour illustrer une théorie, elle fauche chaque jour encore de nouvelles vies algériennes.

rage et de sacrifice, mais incapables de syntonie. La liberté et l'esprit d'indépendance pour nos ancêtres tétanisés ce fut pendant tout ce temps le repli sous la tente, l'exil en haut des montagnes ou l'errance dans le désert, lieux inexpugnables et peu convoités, préférables en tout cas à la sédentarisation asservissante, aux plaines